



C H A P I T R E V I.

Envoi des Malades à terre. Commerce régulier avec les Habitans. Quelques détails sur leurs mœurs & leur caractère. Leurs visites au Vaisseau & quelques événemens.

LES choses étant ainsi réglées, j'envoyai à terre le Chirurgien & le second Lieutenant pour examiner le local & choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avoient parcourues leur avoient semblé également saines & convenables; mais que pour la sûreté, ils n'en trouvoient point de meilleure que l'endroit où l'on faisoit de l'eau, parce que les malades pourroient y être sous la protection du vaisseau & défendus par une garde, & qu'on pourroit aisément les empêcher de s'écarter dans le pays & de rompre leur diète. J'envoyai donc les malades en cet endroit, & je chargeai le Canonnier de commander la garde que je leur donnois. On dressa une tente pour les défendre du soleil & de la pluie, & le Chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite & de donner son avis si on en avoit besoin. Après avoir établi ses malades dans leur tente, comme il se promenoit avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête, il le tira & l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la rivière. Ils furent

ANN. 1767.
Juin.

saïfis d'une terreur panique & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance , ils s'arrêtèrent ; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda non sans la plus grande crainte , & le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer , le Chirurgien tira de nouveau & en tua heureusement trois. Cet évènement donna aux insulaires une telle crainte d'une arme à feu , que mille se seroient enfuis comme un troupeau de moutons , à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tinmes depuis en respect & leur conduite régulière dans le commerce , furent en grande partie dus à ce qu'ils avoient vu dans cette occasion l'instrument dont auparavant ils n'avoient fait qu'éprouver les effets.

ANN. 1767.
Juin.

COMME je prévoyois qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seroient à terre & les Naturels du pays , & qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article , il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de désordres , j'ordonnai que tout le commerce se feroit par le Canonnier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude , & d'attacher à nos intérêts , par tous les moyens possibles , le vieillard qui nous avoit jusqu'alors si bien servi. Le Canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressoient mes ordres , conduite qui fut avantageuse aux Indiens & à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire , je prévins par-là celles qui

ANN. 1767.
Juin.

pouvoient produire des inconvéniens désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenoit ceux des nôtres qui s'écartoient de la troupe, & dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchoient de tems en tems à nous voler quelque chose; mais il trouvoit toujours le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, & de dérober une hache. Dès que le Canonnier s'aperçut qu'elle lui manquoit, il le fit entendre au vieillard, & fit préparer sa troupe comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargneroit cette peine, & partant sur le champ, il revint bientôt avec la hache. Le Canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains, ce que le vieillard consentit à faire, non sans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le Canonnier le reconnut comme ayant déjà fait plusieurs vols, & l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulois le punir que par la crainte d'une punition; je me laissai donc fléchir par les sollicitations & les prières; je lui rendis la liberté & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations universelles & le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, & apporta au Canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout rôti.

CEPENDANT

CEPENDANT la partie de l'équipage restée à bord s'occupoit à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoder les agrès, à disposer le fonds de cale, & à faire toutes les autres choses nécessaires dans notre situation. Ma maladie, qui étoit une colique bilieuse, augmenta si fort que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier Lieutenant continuoit d'être fort mal, & notre Munitionnaire étoit dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon second Lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étoient à terre. Je réglai aussi qu'on donneroit du fruit & des viandes fraîches à l'équipage, tant qu'on pourroit s'en procurer, & que les bateaux se trouveroient toujours revenus au vaisseau au soleil couchant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude & de prudence que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, & que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de volaille & de fruit en telle abondance, que lorsque je quittai mon lit après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais & si bien portants que j'avois peine à croire que ce fussent les mêmes hommes.

ANN. 1767.
Juin.

LE dimanche, 28, ne fut marqué par aucun événement; mais le lundi, 29, un des gens de la troupe du Canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'étoit-là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches

ANN. 1767.
Juin.

pour savoir d'où il venoit. Le Chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord ; & tous déclarèrent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissémens, mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés, fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet : au - reste, durant tout notre séjour dans l'isle, ce morceau fut le seul que nous trouvâmes.

TANDIS que le commerce se faisoit ainsi au rivage, nous jettâmes souvent nos filets sans prendre aucun poisson ; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'isle nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

1 Juillet.

LES choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 Juillet, que, notre vieillard étant absent, nous vîmes tout-à-coup diminuer les fruits & les autres provisions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup & pour en donner en abondance aux malades & aux convalescens.

LE 3, nous mîmes le vaisseau à la bande pour visiter la quille que nous trouvâmes à notre grande satisfaction aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce tems aucun des insulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand, & quand les

bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poisson à terre. Le Canonnier voyant quelques Habitans de l'autre côté de la rivière leur fit signe de venir à lui; ils se rendirent à son invitation & il leur donna le goulou, qu'ils coupèrent en morceaux & qu'ils emportèrent ayant l'air très-satisfaits.

ANN. 1767.
Juillet.

DIMANCHE, 5, le vicillard reparut à la tente qui servoit de lieu de marché, & fit entendre au Canonnier qu'il avoit été plus avant dans le pays pour déterminer les Habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits dont les endroits voisins de l'aiguade étoient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible, car beaucoup d'Indiens que nos gens n'avoient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bon-homme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, & m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très-content de son attention & de sa générosité, & je lui donnai pour son cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques autres choses que personne que lui n'avoit dans l'isle.

TANDIS que nos gens étoient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elles en connoissoient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en étoit modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étoient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par-là exposés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils

ANN. 1767.
Juillet.

pouvoient détacher du navire. Les clous que nous avions apporté pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du vaisseau; il résulta de-là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le bâtiment & un haussément considérable des prix du marché. Quand le Canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les Habitans refusèrent de les prendre & en montrèrent de grands, en faisant signe qu'ils en vouloient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contre-tems; mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques-uns de nos gens avoient employée avec les insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils déroboient le plomb & le coupoient en forme de clous. Plusieurs des Habitans qui avoient été payés avec cette mauvaise monnoie, portoient dans leur simplicité ces clous de plomb au Canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvoit céder à leur demande quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*, j'aurois encouragé davantage nos gens à le dérober & fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix & de rendre les provisions plus rares. Il étoit donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument la monnoie des clous de plomb, quoique pour notre honneur j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avoit trompés.

MARDI 7, j'envoyai un des Contre-mâtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourroit y acheter des provisions au premier prix, mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la première fois de ma chambre, & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, & les Habitans sembloient ne faire aucune attention à nous lorsque nous passions. Vers midi, je retournai au vaisseau; le commerce que nos gens avoient établi avec les femmes de l'isle les rendoit beaucoup moins dociles aux ordres que j'avois donné pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire les articles des Ordonnances, & je punis Jacques Proctor, Caporal des Soldats de marine, qui non-seulement avoit quitté son poste & insulté l'Officier, mais qui avoit frappé le Maître d'équipage au bras d'un coup si violent qu'il l'avoit jetté à terre.

LE jour suivant, 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques Habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, & paroissoient d'un rang distingué du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières; & pour découvrir ce

ANN. 1767.
Juillet.

ANN. 1767.
Juillet.

qui pouvroit leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnoie Portugaise, une guinée, une couronne, une piaſtre Eſpagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faiſant entendre par ſignes qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand emprefſement, enſuite les demi-pences; mais l'or & l'argent furent négligés. Je leur préſentai donc encore des clous & des demi-pences & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

CEPENDANT notre marché étoit très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix & faiſant toujours ſigne qu'ils vouloient de grands clous. Il devint auſſi néceſſaire d'examiner le vaiſſeau avec plus de ſoin pour découvrir en quels endroits on en avoit arraché des clous, nous trouvâmes que tous les taquets étoient détachés & qu'il n'y avoit preſque pas un hamac auquel on eût laiſſé ſes clous. Je mis en œuvre tous les moyens poſſibles pour découvrir les voleurs, mais ſans aucun succès. J'allai juſqu'à défendre que perſonne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, & je fus obligé de faire punir Proctor le Caporal qui ſe mutina de nouveau.

LE ſamedi 11, dans l'après-midi, le Canonnier vint à bord avec une grande femme qui paroifſoit âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable & d'un port majeuſteux. Il me dit qu'elle ne faiſoit que d'arriver dans cette partie de l'ifle, & que voyant le grand reſpect que lui montroient les Habitans, il lui

avoit fait quelques présens ; qu'elle l'avoit invité à venir dans sa maison , située à environ deux milles dans la vallée , & qu'elle lui avoit donné des cochons , après quoi elle étoit retournée avec lui au lieu de l'aiguade & lui avoit témoigné le desir d'aller au vaisseau , ce qu'il avoit jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle monroit de l'assurance dans toutes ses actions , & paroissoit sans défiance & sans crainte , même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit pendant tout le tems qu'elle fut à bord , avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jettai sur ses épaules , où je l'attachai avec des rubans & qui descendoit jusqu'à ses pieds. J'y ajoutai un miroir , de la rassade de différentes sortes & plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avois été malade , & me montra le rivage du doigt ; je compris qu'elle vouloit dire que je devois aller à terre pour me rétablir parfaitement , & je tâchai de lui faire entendre que j'y irois le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner , j'ordonnai au Canonnier de l'accompagner ; après l'avoir mise à terre , il la conduisit jusqu'à son habitation qu'il me décrivit comme très-grande & fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avoit beaucoup de gardes & de domestiques , & qu'à une petite distance de cette maison elle en avoit une autre fermée d'une palissade.

LE 12 au matin , j'allai à terre pour la première fois , & ma Princesse ou plutôt ma Reine , car elle

ANN. 1767.
Juillet.

ANN. 1767.
Juillet.

paroissoit en avoir l'autorité, vint bientôt à moi suivie d'un nombreux cortège. Comme elle apperçut que ma maladie m'avoit laissé beaucoup de foiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras & de me porter non-seulement au-delà de la rivière, mais jusqu'à sa maison : on rendit, par ses ordres, le même service à mon premier Lieutenant, au Munitionnaire & à quelques autres de nos gens affoiblis par la maladie ; j'avois ordonné un détachement qui nous suivit. La multitude s'assembloit en foule à notre passage, mais au premier mouvement de sa main, sans qu'elle dît un mot, le peuple s'écartoit & nous laissoit passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au-devant d'elle ; elle me les présenta en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étoient ses parents, & me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison qui embrassoit un espace de terrain, long de 327-pieds & large de 42 ; elle étoit formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par 39 piliers de chaque côté & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en-dedans avoit 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en avoient 12, & étoient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, elle appella quatre jeunes filles auprès de nous ; les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier Lieutenant & au Munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paroissoient se
bien



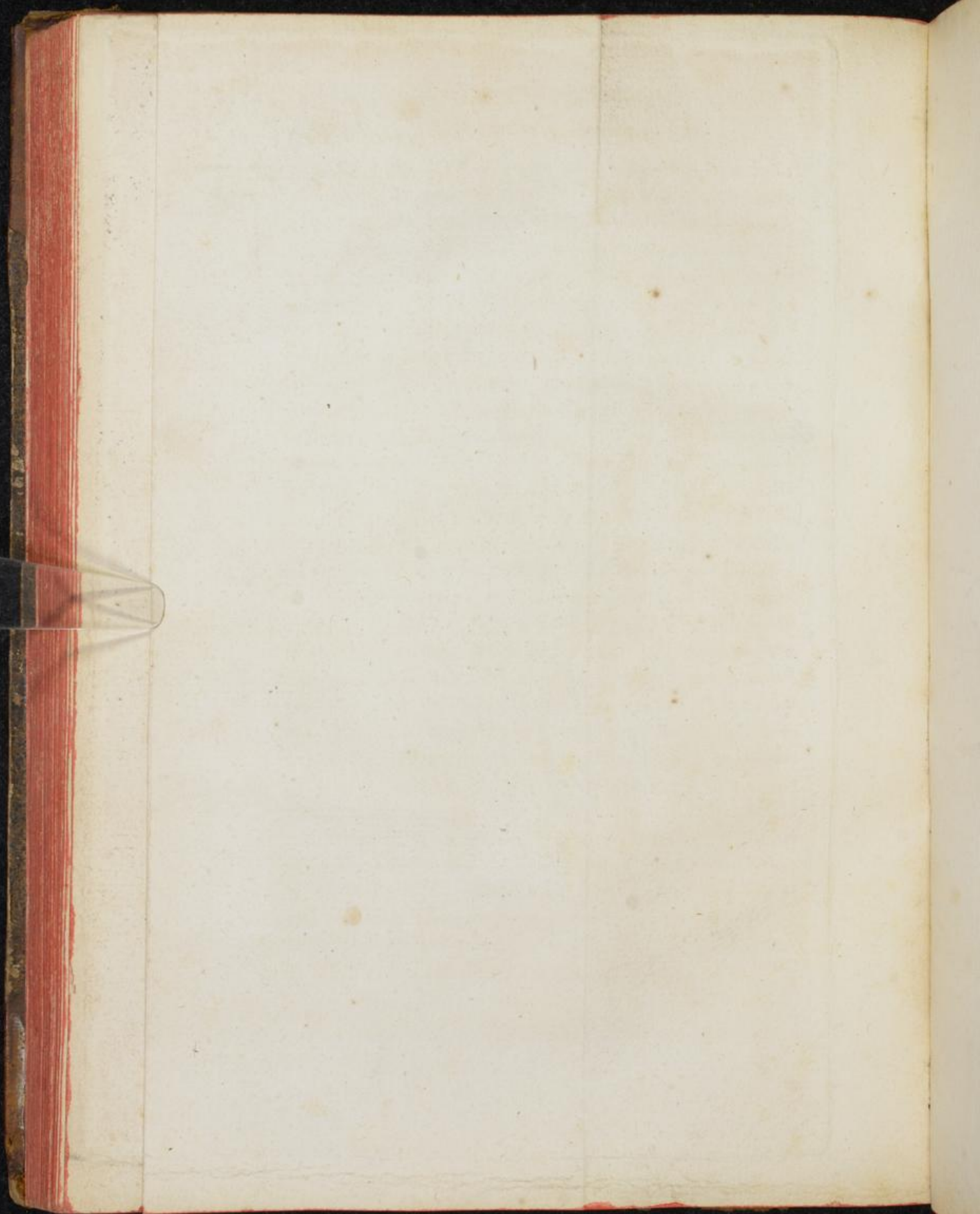
e OBÉRÉA.

Godfrey Del.



Ceſaon de l'île d'Otaïtiú au Capitaine Wallis par la Reine *OBÉRÉA*.

W. G. S.



bien porter. Pendant que cela se passoit, notre Chirurgien, qui s'étoit fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque-tems sans mouvement & dans le silence de l'étonnement qui n'eut pas été plus grand, s'ils eussent vû un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottoient, reprirent bientôt leurs fonctions qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous r'habillèrent, &, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le Lieutenant, le Munitionnaire & moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla, ainsi que tous ceux qui étoient avec moi, à la mode du pays. Je résistai d'abord à cette faveur, mais ne voulant pas paroître mécontent d'une chose qu'elle imaginoit devoir me faire plaisir, je cédaï. Quand nous partîmes elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle vouloit qu'on me portât encore, mais, comme j'aimois mieux marcher, elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevoit avec autant de facilité, que j'en aurois eu à rendre le même service à un enfant dans mon état de santé.

ANN 1767.
Juillet.

ANN. 1767.
Juillet.

LE lendemain matin, 13, je lui envoyai par le Canonnier six haches, six faucilles & plusieurs autres présents. A son retour, mon messager me dit qu'il avoit trouvé la Reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portoient les mets tout préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des espèces d'augets de bois, semblables à ceux dont nos bouchers se servent: elle les distribuoit ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étoient assis & rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une espèce d'estrade; & deux femmes placées à ses côtés lui donnerent à manger; les femmes lui présentoient les mets avec leurs doigts, elle n'avoit que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle aperçut le Canonnier, elle lui fit servir une portion; il ne put pas nous dire ce que c'étoit, mais il croit que c'étoit une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, & assaisonnée avec de l'eau salée. Il trouva au reste le mets fort bon; elle accepta les choses que je lui envoyois, & en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la Reine fut établie, les provisions de toute espèce devinrent plus communes au marché: mais malgré leur abondance nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée; notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avoient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iroient à terre, & je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

LE 14, le Canonnier étant à terre pour nos achats,

apperçut une vieille femme de l'autre côté de la rivière pleurant amèrement. Quand elle vit qu'on l'avoit remarquée, elle envoya un jeune homme qui étoit près d'elle au-delà de la rivière avec une branche de bananier dans les mains. Lorsqu'il fut de notre côté, il fit un long discours & mit sa branche aux pieds du Canonnier. Après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportoit en même-tems deux cochons bien gros & bien gras. La femme parcouroit des yeux tous nos gens l'un après l'autre, à la fin elle fondit en larmes; le jeune homme qui l'avoit apportée voyant que le Canonnier étoit touché & étonné de ce spectacle, fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un mystère, mais à la fin on comprit que son mari & trois de ses enfans avoient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication qu'elle faisoit elle-même l'affecta si fort, qu'à la fin elle tomba ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la soutenoient étoient presque dans le même état. Nous conjecturâmes que c'étoit deux autres de ses enfans ou de ses proches parens. Le Canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir sa douleur, & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit présenter les deux cochons & lui donna sa main en signe d'amitié, mais elle ne voulut rien recevoir de lui, quoiqu'il lui offrit dix fois la valeur de ses cochons au prix du marché.

ANN. 1767.
Juillet.

Le matin du jour suivant, 15, j'envoyai le second Lieutenant avec tous les bateaux & soixante hommes à l'Ouest, pour connoître le pays & voir ce qu'on

ANN. 1767.
Juillet.

pouvoit en tirer. A midi , il revint après avoir fait environ fix milles le long de la côte. Il trouva le pays très - agréable & très - peuplé, abondant en cochons , en volailles , en fruits & en végétaux de différentes fortes ; les habitans ne lui apportèrent aucun obstacle , mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auroient bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos & des bananes , & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. Le Lieutenant pensa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce libre & suivi ; mais la distance du vaisseau étoit trop grande , & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étoient de pierre , de coquilles & d'os , & il en conclut qu'ils n'avoient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons & des chiens , ni aucun vaisseau de terre ; de sorte que toutes leurs nourritures étoient cuites au four ou roties. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue & soumise à l'action du feu , ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi , comme la Reine étoit un jour à déjeuner à bord du vaisseau , un des Indiens les plus considérables de sa suite , que nous crûmes être un Prêtre , voyant le Chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire , qui étoit sur la table , après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire , avec une grande curiosité & beaucoup d'attention , tourna lui-même le robinet , & reçut l'eau

fur sa main : aussi-tôt qu'il se sentit brûlé , il poussa des cris & commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé demeurèrent les yeux fixés sur lui , avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le Chirurgien , cause innocente du mal , y appliqua un remède , mais il se passa quelque tems avant que le pauvre homme fût soulagé.

ANN. 1767.
Juillet.

LE 16, M. Furneaux , mon second Lieutenant , tomba très-malade ; ce qui me fit beaucoup de peine , parce que mon premier Lieutenant n'étoit pas encore rétabli , & que j'étois moi-même encore d'une grande foiblesse. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor , le Caporal des soldats de marine , pour sa mutinerie. La Reine avoit été absente depuis plusieurs jours , mais les habitans nous firent entendre qu'elle feroit de retour le jour suivant.

LE lendemain matin , 17 , elle vint en effet sur le rivage , & après elle un grand nombre de gens , que nous n'avions jamais vu auparavant , apportèrent au marché des provisions de toute espèce. Le Canonnier envoya au vaisseau 14 cochons & une grande quantité de fruits.

L'APRÈS-MIDI du jour suivant , 18 , la Reine vint à bord , & m'apporta deux gros cochons en présent , car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir le Maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussi-tôt qu'ils furent débarqués elle le prit par la main , & , ayant fait un long discours

ANN. 1767.
Juillet.

au peuple qui les environnoit en foule, elle le mena à sa maison où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avoit usé avec nous auparavant.

LE 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour. Quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit-à-pain, des bananes, des pommes & des cocos presque sans nombre.

LE 20, le commerce se foutint avantageusement, mais l'après-dîné on découvrit que François Pincknec un des Matelots, avoit arraché les tacquets de la grande écoûte, &, après avoir dérobé les clous à fiches, les avoit jetés dans la mer. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage; & après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravoient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faisant le tour du tillac. Toute ma réthorique ne produisit pas beaucoup d'effet, car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau & l'enchérissement des denrées à un taux, où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisoient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnois.

LE 21, la Reine vint de nouveau au vaisseau, & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent,

pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle désiroit que j'allasse à terre avec elle; à quoi je consentis en prenant plusieurs Officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avois vue à personne qu'à elle, étoit assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau & aux chapeaux de ceux qui étoient avec moi une espèce de guirlandes faite de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'étoit ses propres cheveux, & qu'elle-même les avoit tressés; elle nous donna quelques nattes très-adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage, & lorsque nous entrâmes dans notre bateau, elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterois l'Isle dans sept jours; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt; en me faisant entendre que j'irois dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte; que j'y passerois quelques jours, & que j'en rapporterois une grande provision de cochons & de volaille. Je lui répliquai toujours par signes que j'étois forcé de partir dans sept jours, sans autre délai, sur quoi elle se mit à pleurer, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

ANN. 1767.
Juillet.

LE 22 au matin, le Canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entrepôts étoient alors pleins de cochons & de volailles;

ANN. 1767.
Juillet.

dont nous ne tuions que les plus petits gardant les autres pour notre provision à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvoit faire manger autre chose que du fruit, tant aux cochons qu'aux volailles, sans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plutôt que nous n'aurions fait; nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle & une truie, dont j'ai fait présent à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté; la truie est morte depuis en cochonnant, mais le mâle est encore vivant.

LE 23, nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abattirent plusieurs arbres sur la côte, quoique peu sensibles dans l'endroit où le vaisseau étoit mouillé.

LE 24, j'envoyai au vieillard, qui avoit été si utile au Canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques serpes, quelques faucilles & une pièce de drap. J'envoyai aussi à la Reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appelés *callivances*, & environ seize sortes de semences potagères, une bêche, enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciseaux & autres choses. Nous avons déjà planté plusieurs sortes de légumes & quelques pois en différens endroits, & nous avons eu le plaisir de les voir lever très-heureusement; cependant il n'en restoit rien quand le Capitaine Cook quitta

quitta l'Isle. J'envoyai aussi à la Reine deux pots de fer & quelques cuillères; elle donna de son côté au Canonier dix-huit cochons & quelques fruits.

ANN. 1767.
Juillet.

LE 25 au matin, j'envoyai le sieur Gore, un des Contre-mâtres, avec tous les Soldats de marine, quarante Matelots & quatre Officiers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière aussi-loin qu'ils pourroient, d'examiner le sol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verroient descendre des montagnes, & d'observer s'ils charoient quelques minéraux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les Habitans, & d'allumer un feu comme un signal s'ils étoient attaqués. En même-tems je plaçai un détachement sur le rivage & je dressai une tente sur une pointe de terre pour observer une éclipse de soleil. Le tems étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

L'IMMERSION, tems vrai, à . . .	6 ^h 51' 50".
L'ÉMERSION	8 1 0.
LA durée de l'éclipse.	1 9 10.
LA latitude du lieu de l'ob-	
servation	17 30 Sud.
LA déclinaison du soleil	19 40 Nord.
LA déclinaison de l'aiguille	
aimantée.	5 36 E.

APRÈS avoir fini notre observation, j'allai chez la Reine, & je lui montrai le télescope qui étoit de

ANN. 1767.
Juillet.

réflexion. Elle en admira la structure, je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage, & le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connoissoit bien, mais qu'elle ne pouvoit distinguer à la simple vue, je les lui fis regarder par le télescope: dès qu'elle les vit, elle tressaillit & recula d'étonnement, & dirigeant ses yeux vers l'endroit sur lequel l'instrument portoit, elle demeura quelque tems immobile & sans parler. Elle retourna au télescope, & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux simples les objets que le télescope lui avoit montrés. En les voyant ainsi paroître & disparoître alternativement, sa contenance & ses gestes exprimoient un mélange d'étonnement & de plaisir que j'entreprendrois vainement de décrire. Je fis emporter le télescope, & je l'invitai elle & plusieurs Chefs qui étoient avec elle à venir avec moi à bord du vaisseau. J'avois en cela pour objet la sûreté entière du détachement que j'avois envoyé dans le pays, car je pensois que tant qu'on verroit la Reine & les principaux Habitans entre mes mains, on se garderoit bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîné; mais la Reine ne voulut ni boire ni manger. Sa suite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on leur servit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

LE soir nos gens revinrent de leur expédition & parurent au rivage, sur quoi je renvoyai la Reine & sa suite; en partant elle me demanda par signes si je persistois toujours dans ma résolution de laisser l'Isle

au tems que j'avois fixé ; & lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long-tems, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes & demeura quelque tems sans pouvoir proférer une parole ; quand elle fut un peu apaisée, elle me dit qu'elle vouloit revenir au vaisseau le lendemain, j'y consentis & nous nous séparâmes.

ANN. 1767.
Juillet.

